

La Dame des Flots

« Sous l'océan
Dans des bras bleus
Je la perçois...

J'entends son chant
Je vois ses yeux
Je touche ses doigts...

Sourire blanc
Œil merveilleux
Et main de soie

Je- »

« -Tu ne t'arrêtes jamais, hein ? *Ma doué benniget...*

-Ta... Quoi ? C'est du français, ça, encore ?

-Je t'accorde l'excuse de l'ignorance en échange d'une absence de coup de poing dans ta gueule, pour cette fois, d'accord ? Du français... »

Hugo roula des yeux comiquement furieux à l'adresse de Jan, mais celui-ci n'était pas tout à fait certain de ne pas l'avoir offensé tout de même. Il était dur de savoir, avec ce garçon. Il était du genre pince-sans-rire la moitié du temps, et soupe-au-lait l'autre moitié. Le brun trapu poursuivit :

« -Impossible de chanter quoi que ce soit dans votre langue de barbares. Tu ressembles à ma grand-mère en train de chanter en postillonnant ses pommes de terre. Et *elle* est sourde et édentée. Par pitié pour moi au moins, veux-tu bien cesser de me casser les oreilles ? La seule sirène que tu devrais écouter, de toute façon, c'est la charmante voix du capitaine, et c'est tout. Baigne-toi de ce son familial, ressens sa douceur teintée de pas de douceur du tout, ouvre-lui grand tes oreilles et ton esprit, et ferme-la.

-Je préfère chanter.

-Tu. Chantes. MAL. Pourquoi est-ce que tu crois que le papa de ta donzelle t'a refusé sa main ? Si tu as passé ton temps à lui chanter la cour sous ses fenêtres... A la donzelle, pas au papa... Ça s'explique aussi facilement que la connerie des français. »

Jan fronça les sourcils.

« -Techniquement, tu *es-*

-Breton. Et t'as dépensé ton seul crédit pour ce genre d'erreurs, mon grand !

-Je ne chante pas mal, en tout cas, Magda me l'a déjà dit. Et pas qu'elle ! » S'empressa t-il de rajouter. « Mes parents trouvent aussi.

-Je pense quand même que tu ne peux pas en vouloir à ton non-beau-père de vouloir préserver la virginité des oreilles de sa fille, puisque c'est tout ce que tu lui as laissé. »

Jan devint écarlate et son regard bleu courut se cacher sous les épaisses ondulations blondes de sa frange sauvage. Il détestait ça. Hugo Lebraz avait toujours le dernier mot, sans jamais essayer. L'injustice était d'autant plus grande que Jan avait quinze ans, un an de plus que l'autre, mais qu'à part pour la taille, celui-ci en paraissait deux de plus. Ils étaient aussi différents que nuit et jour, et, souvent, leur simple présence côte-à-côte faisait éclater de rire les marins qui les voyaient passer pour nettoyer le pont. Là où Jan était grand et mince, voire maigrichon, Hugo était trapu et musclé, déjà presque un homme fait, alors que son ami se débattait encore avec les aléas de la croissance. Le Néerlandais avait les cheveux blonds et fins, qui lui cascadaient sur le front et dans la nuque, ce qui était parfait pour cacher ses fréquents pics de rougeur, qu'ils soient dus au soleil ou à la timidité, là où le Breton les avait noirs et très courts, assortis d'un début d'ombre de barbe foncé et extrêmement frustrant pour son ami, qui n'avait à ce jour recensé que quelques rares frisottis blonds, mousseux et ridicules sur sa propre lèvre supérieure.

La disparité les suivait également au niveau du caractère. Hugo était brave et effronté là où Jan était d'une timidité malade et s'effrayait de tout, ce que le Breton ne se privait pas de lui rappeler par des piques fréquentes. Celui-ci devait avoir bon fond, malgré tout, avait décidé Jan, parce qu'il avait été le premier à l'aborder, ce jour terrible où il avait été jeté sur la *Dame des Flots* sans plus d'instructions que d'en être mousse et de disparaître de la vue immédiate de M. Van Widik. Jan s'était recroquevillé dans un coin à tenter bravement de retenir ses larmes (et à échouer misérablement), et y était resté au moins une bonne heure sous les regards goguenards de ses nouveaux collègues avant que la main d'Hugo ne se soit posée sur son épaule. Ils ne s'étaient pas séparés depuis ce moment.

Les peurs fréquentes de Jan en avait rapidement fait un des sujets de plaisanterie favori des marins. Il aurait souhaité de tout son cœur que ceux-ci cessent, même après déjà un mois de voyage, de jouer à se faufiler dans son dos et à lui faire « Bouh ! ». Et il aurait souhaité, encore plus fort, ne pas sursauter systématiquement à ce genre d'idioties.

Hugo l'avait parfois défendu, mais jamais avec les poings qu'il réservait aux offenses personnelles. Pour son âge, il frappait fort, et sans retenue. Hugo ne cessait de maugréer contre les Néerlandais qui l'entouraient, et ceux-ci lui renvoyaient la balle en se moquant de son accent dans un langage pourtant presque parfait, et de son incapacité à supporter d'être appelé Français. Lui aussi était une espèce d'exclu, mais autant de sa propre volonté que de celle des autres. Ce qui ennuyait Jan plus qu'il n'était possible. Lui aurait adoré avoir les moyens de s'intégrer.

C'était le premier vrai voyage de Jan, qui était né et avait passé l'intégralité de son existence à Saint-Eustache, tandis que Hugo naviguait depuis déjà près d'un an sur la *Dame des Flots*. Jan se consolait en se disant qu'il verrait l'Afrique, l'Europe, et sûrement beaucoup plus du continent Américain que ce qu'il pouvait envisager depuis son île natale, ce à quoi Hugo lui avait déjà fait remarquer qu'il verrait principalement de l'eau, de l'eau, encore plus d'eau, quelques variations sur le thème de l'eau, de l'eau, et parfois un port rempli d'étrangers dont il ne parlerait pas la langue. Alors Jan se remettait à broyer du noir en maudissant les amis francs.

S'il n'avait pas tout gâché avec Magda...

S'il n'avait pas tout gâché avec Magda, il n'aurait pas à recracher périodiquement son repas par dessus les rambardes. S'il n'avait pas tout gâché avec Magda, il serait encore pied à terre, en train de lire un livre d'aventure passionnant ou de se prélasser au soleil (avec une ombrelle pour sa peau fragile).

C'était elle, pourtant, qui avait tout mis en mouvement. Jan était bien trop timide. Elle l'avait abordé, lui avait pris la main, lui avait souri. Elle avait de merveilleuses dents blanches, et même si elle n'avait raconté que des idioties, elle aurait fasciné Jan, mais Magda était intelligente en plus d'avoir un beau sourire, et ils avaient passé des heures passionnantes à discuter de romans et de philosophie avant de se décider à faire une chose totalement autre (mais *encore plus* intéressante), sur un coup de tête qui lui avait fait se demander s'il ne s'était pas enivré par mégarde (sur quoi, de l'encre alcoolisée ?). Là encore elle l'avait guidé, et sa bouche avait eu un goût sucré de fruit, c'était curieusement ce dont il se souvenait le mieux de ce souvenir très doux. Le reste, comme dans un rêve, s'était déroulé sans que Jan ne comprenne pourquoi, comme si son esprit s'était déconnecté pour laisser son corps apprécier. Magda avait dû ressentir la même chose, il en était certain. Il y repensait souvent avant de s'endormir, quand il était le seul éveillé dans le dortoir. Ça avait été complètement fou, se disait-il toujours, mais en même temps, tellement normal, avec elle. Elle avait été la première, et la dernière personne avec laquelle Jan s'était senti *bien*.

Et le lendemain, il l'avait demandée en mariage à son père, qui était aussi son tuteur. Il s'était toujours très bien entendu avec M. Van Widik, et la gifle qu'il fit alors cingler sur sa joue l'avait tiré avec une brutalité infinie du champ d'ouate sucrée dans laquelle il avait nagé pendant toute la nuit et

la matinée. Jan ne devait pas épouser Magda. Magda était fiancée, espèce de petit ingrat libidineux ! Jan avait tout gâché ! Et il n'y avait pas de mais, se rendait-il seulement compte de ce qu'il avait fait ? Bien sûr que non, imbécile, il ne pouvait pas épouser Magda ! Si son père n'avait pas été un homme aussi bon et un des grands amis de M. Van Widik, Jan aurait mérité d'être jeté à la rue avec un morceau de pain pour toute subsistance. Dehors ! M. Van Widik ne voulait plus le revoir, et plus question de traîner sous les fenêtres de Magda ! Il y aurait des séquelles, ça il pouvait le jurer !

Et il s'était retrouvé sur un bateau. Un bateau de M. Van Widik, parti ramener du sucre en abondance en Europe, acheter des vies humains en Afrique et revenir aux Antilles au moins un an plus tard.

Un an sans Magda...

Un an au milieu de gens rustiques (rustres, en fait) qui ne savait pas lire, buvaient beaucoup trop de vin à sa convenance et le traitaient comme un petit enfant. Il n'était pas un enfant, il avait quinze ans et il avait connu une femme ! Mais ils riaient de son aventure avec Magda, si bien qu'il avait cessé de la raconter, même si eux ne se privaient aucunement, lorsqu'ils étaient suffisamment échauffés par le vin, de raconter leurs prouesses personnelles avec les femmes en riant grassement. Jan soupçonnait qu'au moins la moitié de ce que racontait les plus bavards était inventée ; un marin ne pouvait pas avoir de temps pour les femmes. Il savait que les escales pouvaient être longues, mais au point de développer une relation convenable ? Lorsqu'il faisait part de cette réflexion logique à Hugo, celui-ci lui frappait toujours l'épaule en lui disant qu'il était un idiot romantique. Hugo n'avait jamais connu l'amour, Jan en était certain, dans ce domaine au moins il lui était supérieur (ça, et la lecture, Hugo ne savait pas lire), et le Breton pouvait bien prétendre tout ce qu'il voulait, Jan savait que les sentiments étaient plus importants que la luxure (même si elle était elle-même très intéressante).

Il se demandait fréquemment ce à quoi Magda pouvait penser, si elle pensait à lui, s'il y aurait moyen de glisser une lettre pour Saint-Eustache dans un navire destiné aux Antilles, dans le prochain port. Mais le prochain port ne serait pas avant encore un mois, et même s'il trouvait un bateau qui faisait le chemin dans le sens inverse, celui-ci mettrait tellement de temps à arriver que les nouvelles seraient aussi défraîchies que le chou bouilli en cale.

Ils briquaient le pont près des rambardes, ce qui mettait toujours Jan mal à l'aise et lui faisait craindre la chute dans les eaux dévorantes. Elles lui rappelaient sans cesse qu'il ne savait absolument pas nager.

Mais l'Atlantique était calme ce jour là, et ce fut par ce miracle qu'il fut le premier à voir le corps.

Il crut tout d'abord à un tronc égaré très loin des côtes, mais la forme sombre qui flottait paraissait trop menue, et pas assez raide. Jan avait au moins pour lui de bons yeux, et ce fut avec effroi qu'il se rendit compte que la *Dame des Flots* se dirigeait sur un cadavre, un vrai cadavre à la peau d'ébène, flottant nu, bras et jambes écartés sur les eaux plates, comme une version particulièrement étrange d'un Christ. Il tira la manche d'Hugo, qui de prime abord ne vit rien et le gratifia d'une tape sur l'épaule. Puis lorsque le Breton obstiné admit enfin voir ce que Jan voyait, d'autres vinrent.

Le cadavre était à présent proche, et le vent qui ne poussait la *Dame des Flots* que très lentement leur laissa tout loisir de l'admirer.

C'était une femme, noire, mais à la peau presque décolorée, si bien qu'elle évoquait plus le granite que le café. De très longs cheveux nattés flottaient tout autour de sa tête comme des serpents d'encre, la faisant ressembler de manière terrifiante à une illustration des gorgones qui avait un jour fasciné Jan dans un livre sur la mythologie. Son corps était très bien conservé, ni brisé par les

vagues ni grignoté par les poissons, et sa mort devait être récente. Ses yeux étaient fermés et elle donnait l'impression de dormir sur les vagues comme sur le lit le plus confortable du monde. Elle avait dû être une femme plutôt grande, et très belle (plus encore que Magda, qui avait une petite poitrine et des genoux un peu tordus, dû admettre Jan), à part peut-être une mâchoire trop proéminente.

Quelqu'un avait dû le remarquer aussi, probablement un de ceux de la clique des avinés vantards, et Jan entendit un sifflement moqueur.

La femme ouvrit les yeux.

Une vaguelette lui était passée sur le visage, et ses yeux étaient à présent ouverts. Ses yeux aveugles étaient noirs, très noirs, comme la nuit la plus terrible, effrayants même à cette distance, et ses prunelles paraissaient manger le blanc de l'œil.

« -Je me demande qui ça peut être.

-Ici ? Une esclave qui a été jetée d'un bateau. Pas trop le choix, m'étonnerait qu'elle ait nagé, à cette distance des côtes, à moins qu'elle ne soit la sirène dont tu rêves... »

Hugo leva les yeux au ciel.

« -Mauvais présage...

-Pas besoin d'être un expert en prédictions pour penser ça, surtout quand on se trouve sur un navire appelé la Dame des Flots. Brrr. »

Il eut envie de rendre son repas, avant de se souvenir qu'il l'avait déjà fait plus tôt. Il tituba jusqu'à rebord, à un endroit où il ne verrait plus les grands yeux, et recracha avec douleur de la bile baveuse dans l'océan. Hugo le rejoignit et posa sa main sur son épaule, dans un geste surprenamment amical.

« -Oublie la... Faut qu'il vente juste quand on arrive devant ça, mais ne te fait pas de bile-

-Plus trop de risque, pour ça... Garck... » Fit Jan en s'essuyant la bouche du revers de la main. Il se dégoûtait. Tout le dégoûtait sur ce navire, mais lui-même en particulier, lui et ses digestions impossibles, lui et sa terreur de l'amitié franche mais trop brutale de ses collègues marins (du moins ceux qui n'exprimaient à son égard du mépris franchement brutal), lui et son romantisme stupide mais éperdu.

« On fait mieux de retourner au travail. »

Hugo lui tira la manche.

« Le capitaine arrive. »

Quelques marins étaient encore en train de hululer stupidement lorsque M. Colombin surgit d'une course, l'air toujours aussi calme, discret et poli que d'habitude, et leur demanda calmement, discrètement et poliment de la fermer. Le capitaine était jeune, lui aussi un bon ami de M. Van Widik, et un de ses anciens pupilles. Quelqu'un comme ce que Jan aurait pu, ou dû devenir, s'il n'avait pas fauté avec Magda. Il lui ressemblait même un peu physiquement. M. Colombin était grand et mince, avec des cheveux d'un châtain sablonneux et un visage rougi par le soleil et les embruns, mais sous lequel on percevait encore une pâleur similaire à celle de Jan. Il parlait peu, mais parlait efficacement, et Jan rêvait secrètement de devenir son assistant. Peut-être s'il lui disait qu'il savait lire... Mais M. Colombin ignorait probablement jusqu'à son existence, ne le voyant guère que comme un mousse vert comme le printemps et terrifié comme une souris, en bref, un élément du décor.

M. Colombin ordonna qu'on éloigne le corps de la proue (qui lui était étrangement similaire, un buste en bois noir de femme aux seins nus), et un des marins, Jakob, tout en muscles brillants, revint rapidement avec une longue perche de bois, qu'il fit passer par dessus la rembarde non sans cogner quelques têtes. La perche était trop courte, et aucune gesticulation de Jak, assuré aux jambes par deux de ses amis inquiets, ne put ne serait-ce qu'effleurer le corps, encore moins le pousser. Par

la succion opérée par le bateau, la femme morte s'était rapprochée et Jan se demanda avec horreur si elle n'allait pas finir broyée sous la coque. Son estomac se secoua d'un spasme une fois de plus, ce qui le fit geindre de douleur.

Hugo secoua son épaule et posa l'index sur ses lèvres. Jan releva la tête, misérable.

La perche de Jak voletait maladroitement au dessus de la tête de la femme, qui continuait, vaguelette par vaguelette, son approche.

Pour se changer les idées, il se saisit de sa serpillière et recommença à briquer le pont au milieu des marins immobiles. Un cercle s'était formé autour de Jakob et les trois hommes qui l'assistaient, plus le capitaine qui contemplait la morte d'un air sceptique, si bien que Jan ne pouvait plus voir grand chose de ce qui se passait du côté de la perche. C'était parfait, pour lui. Il songea, de nouveau, à Magda.

Une idée fixe le hantait, et il ne savait trop dire si elle était terrifiante ou excitante, probablement beaucoup des deux à la fois. Elle était peut-être enceinte. Les femmes tombaient souvent enceintes. Ils ne l'avait fait qu'une seule fois, mais elle pouvait quand même être enceinte. Et si elle l'était, que ferait son père ? Peut-être accepterait-il de la lui donner, alors ? Pour le bien de l'enfant, et parce que de toute manière, le fiancé de Magda ne voudrait sûrement plus d'elle si elle avait un enfant d'un autre. C'était une pensée réconfortante, et malgré tout, il était loin d'elle, il ne savait plus rien de ce qui pouvait se passer à Saint-Eustache, et il pouvait très bien mourir en mer. Si Magda était enceinte, elle donnerait naissance à un enfant qui ne connaîtrait pas de père avant longtemps, et là encore, aurait-il seulement le droit de poser ses yeux sur lui, ou elle ? Il frissonna. Il était parti depuis un mois. Magda pouvait peut-être déjà savoir... Peut-être qu'elle portait déjà son fils, ou sa fille ? Et peut-être que M. Van Widik l'avait tout à fait envisagé, en envoyant en mer Jan.

Jan avait lu suffisamment d'ouvrages de médecine pour pouvoir s'inquiéter mortellement pour Magda. La taille du bassin était importante. Elle avait un petit bassin, non ? Elle était menue, et Jan adorait ça chez elle, mais pouvait-elle héberger un enfant pendant neuf mois ? Elle mangeait si peu, d'habitude, et, comme lui d'ailleurs, rendait ses repas à la moindre contrariété... Il tâcha de se remémorer tout ce qu'il avait lu, mais les souvenirs les plus vivaces étaient pour l'heure un ouvrage sur les complications possibles de la grossesses et les maladies infantiles mortelles. Sans y penser, il s'était mis à se ronger les ongles. Il cessa en se mordant un doigt par inadvertance. Fort heureusement, personne ne lui prêtait plus attention, pas même Hugo, et tout le monde fixait la femme morte. Quelqu'un était allé chercher une perche plus longue, un étai de mât, et à présent cinq marins la maniaient pour tenter de pousser le corps aux grands yeux noirs.

Ce fut alors qu'il se rendit compte du problème. Il y avait quelque chose d'anormal. Quelque chose de profondément anormal. Jan retint sa respiration. C'était évident, pourtant.

Lorsque la main de la femme se noua avec la force du désespoir sur le bout de la perche de bois, Jan fut le seul à ne pas sursauter. Les yeux, bien sûr, les yeux très noirs, même à cette distance. Des yeux vivants, pas morts, pas glauques, des yeux vivants et enragés de vivre, mais un corps probablement épuisé, une voix brisée par l'eau salée, des membres engourdis et incapables de nager...

Elle faisait la planche.

Se rendit-il compte avec un rire nerveux. Pas un pastiche de descente de croix, ni de sommeil paresseux, une tentative désespérée pour rester à la surface. Elle était vivante !

A ses côtés, Hugo était figé. Il n'avait rien vu venir. La femme tentait à présent de se hisser sur le bois trempé et glissant, y écorchant sa peau. Elle devait user de ses dernières réserves d'énergie. Les trois matelots qui tenaient encore la poutre jetaient des regards indécis au capitaine, tandis que le bois alourdi par la femme commençait à leur glisser des mains. Après quelques secondes de réflexion, M. Colombin agita la main avec nonchalance, comme s'il s'était agi de la plus normale

des manœuvres du monde.

« Sorte-moi cette femme de l'eau. Esclave ou pas, ce n'est pas un endroit pour laisser une dame crever. Toi, là. Lebraz ? Va me chercher Van Eyck. Et dépêche-toi. Les autres, retournez à vos postes immédiatement. »

Van Eyck était le médecin du bord, et il ne ressemblait pas du tout à l'idée que Jan se faisait d'un médecin. Malgré toute son admiration pour la profession, Jan trouvait difficile de considérer comme un savant un homme de presque deux mètres de haut avec des muscles de bœuf et une horrible cicatrice en travers du visage. Il ressemblait plus à une illustration caricaturale de bourreau médiéval qu'à quoi que ce soit d'autre, et il terrifiait effectivement bon nombre des marins, pas seulement Jan. Hugo aussi paraissait extrêmement nerveux lorsqu'il revint avec lui. Van Eyck avait l'air d'une mauvaise humeur particulière ce jour là, et Jan fut tenté un moment de reporter son nettoyage de pont beaucoup plus loin pour ne pas avoir à entendre la voix, encore plus terrifiante que son apparence si cela était possible, du docteur. Mais il était curieux de savoir qui était la femme.

Une esclave, rien d'autre qu'une esclave, probablement évadée. Pourquoi la repêcher, pourquoi faire ? Son maître n'est pas là, nous ne savons même pas qui il peut être. Elle n'a aucune valeur.

Une partie de son cerveau lui répondit.

Par humanité. Parce qu'elle était dans l'eau, terrifiée, mais vivante, et que personne ne mérite cela.

Une autre partie répliqua ensuite.

Parce qu'elle a des seins et que le capitaine n'en a plus vu depuis un mois, probablement.

Mais non, pas le capitaine. Il voulait bien le croire des marins, mais le capitaine n'était pas un mauvais homme, et il avait simplement fait ce qu'il était correct de faire pour une créature de Dieu.

Il vend ce même genre de créatures. Tout comme je vais le faire. Ça ne veut rien dire de la sauver.

Ceci est un bateau négrier. Pour lui, c'est probablement si nous étions tombés sur un joli meuble flottant à la surface de l'eau, et qu'il l'avait récupéré.

Il avait de nouveau envie de vomir. Rien à faire. Il s'éloigna. Les nouvelles de la presque-noyée viendraient bien parmi les marins. Pour le moment, il avait fini son quart.

Tout le monde s'en fout, de toute manière. Ils vont tous parler d'elles, je pourrais faire ce que je veux.

Il envisagea d'aller chiper quelque chose dans la cabine de Van Eyck, qui, de ce qu'il en savait, regorgeait de livres de chirurgie, mais la simple idée de se retrouver face au sourire de maniaque du docteur lui ôta toute envie de folle aventure littéraire. Celui-ci avait dû trouver son diplôme de médecine dans une boucherie, au milieu d'entrailles de bœuf. Et même s'il était probablement occupé à essayer de ranimer la semi-noyée, il reviendrait.

A la place, et puisqu'il n'était pas assez fatigué pour aller dormir ni assez sociable pour aller jouer aux cartes avec les matelots, Jan alla se cacher dans un coin de cale, en compagnie du vieux ratier gris du navire, pour tenter d'écrire sa lettre à Magda et finir son poème. Le chat sur les genoux ne lui procurait pas un support d'écriture viable, et après avoir percé plusieurs fois sa feuille au son de grognements mécontents, il cessa de tenter d'écrire et resta là, à caresser le greffier miteux et à réfléchir.

M. Van Widik l'avait peut-être simplement envoyé au loin le temps qu'il ait l'âge d'épouser Magda. Peut-être que c'était simplement un test, pour voir s'il avait suffisamment de résistance pour tenir plus d'un an en mer. M. Van Widik avait été capitaine, lui aussi, il y avait longtemps. Peut-être désirait-il simplement un gendre capable d'être son digne successeur à la tête de son commerce. Quelqu'un qui en sache autant en théorie qu'en pratique sur la vente du sucre.

Et d'humains. Ne pas oublier ça, la vente d'humains. Je ne sais pas si j'aimerais trop ça, faire boucher.

Il avait vécu chez les Van Widik pendant deux ans. Les plantations, à toute heure du jour ou de la nuit, grouillaient d'esclaves. Et chez son père, il y avait aussi eu une vieille esclave pour s'occuper des tâches ménagères depuis au moins sa naissance. Ce n'était pas une compagnie dont il avait songé à remettre le statut en question. Mais les vendre... Surtout après avoir vu les yeux noirs de la femme des eaux... C'était différent. Il savait qu'à leur retour aux Amériques, ils auraient avec eux, dans ces mêmes cales, jusqu'à sept fois plus d'esclaves qu'il n'y avait de marins pour manœuvrer le navire. Il avait un peu de mal à l'envisager.

Au bout d'un moment, Jan repoussa le chat et se releva, couvert de poils gris. Il avait faim. Dégourdisant ses jambes en sautillant, il se dirigea vers la cantine.

« -Et moi, suis sûr qu'il va faire une annonce à l'équipage.

-Pour ça ? J'en doute. Je suppose qu'elle pourrait assister Ullisch pour la cuisine. Je ne sais pas comment quelqu'un peut se faire engager pour nourrir quatre-vingt personnes et réussir à mal réchauffer du chou. Sinon, peut-être qu'il essaiera de la revendre en Europe.

-Avec le sucre, en promotion ? Et au nom de qui, du sien, ou de Van Widik ?

-J'en sais rien. » Hugo reprit une gorgée de vin. « Et à vrai dire, je m'en fiche. Les femmes, ça porte malheur sur les bateaux, personne ne t'a dit ?

-Si, tu me le rappelles à chaque fois que tu me traites de femmelette, merci bien. Il paraît que les Français portent malheur aussi, tu sais ?

-J'suis pas Français, j'suis Breton. » Fit-il avec un air buté.

« -Tu as tout de même un accent stupide.

-C'est toujours mieux que de l'être en personne, je préfère mon accent à ton cerveau. »

Personne ne prêtait jamais attention à leurs chamailleries. Visiblement, c'était plus ou moins attendu de deux camarades proches qu'ils se lancent des piques. Jan ne savait pas trop. Des fois, Hugo prenait cet air vraiment méchant en l'insultant, et il ne savait plus trop si leur jeu avait viré aigre ou non. Magda ne lui avait jamais lancé de piques. Hugo était sympathique, et il pensait pouvoir le considérer comme son ami le plus proche sur ce navire, mais des fois il se demandait s'il n'acceptait pas sa compagnie simplement par défaut.

Ils n'étaient pas seuls à leur table, toutefois. Avec eux, un autre Jan, un novice aux dents cassées qui avait décidé que Jan serait surnommé « Bouclettes », pour le distinguer de lui-même, son frère Erik, grand, taciturne (et, paraissait-il, lent d'esprit, ce qui était difficile à savoir étant donné qu'il parlait très peu), et un seconde classe métis et soupe au lait, Ulysse, qui n'était avec eux que parce qu'il ne supportait ni le mépris des marins de son âge noirs ni celui des blancs. Ulysse paraissait perpétuellement de mauvaise humeur, mais était très doué pour les nœuds et les avait enseigné à la perfection à Jan. Jan avait essayé de lui raconter l'histoire de son homonyme, qui l'avait maintenu éveillé de longues heures une bougie à la main il y avait quelques années, mais Ulysse avait simplement répliqué que son nom stupide avait été choisi par une mère idiote et qu'il se contrefichait bien de savoir qu'un marin Grec avait porté le même. Il n'avait pas un mauvais fond, et, en fait, s'énervait moins souvent que Hugo. C'était le plus vieux de leur bande, et il ne manquait jamais de leur rappeler.

« Il n'a pas tort, note, Hugo. Ton accent est vraiment abominable. » Fit l'autre Jan en se curant les ongles au couteau.

« Très bien. Vas-y, parle-moi breton, que je rigole un coup ? Ou même français ? » Répliqua le jeune homme avec un sourire féroce.

Jan n'avait cessé de se demander ce qu'il pouvait faire avec des gens d'aussi mauvais caractère. Mais c'était l'âge, paraissait-il, et les marins plus âgés ne le traitaient jamais comme leur égal. Ils riaient volontiers, mais Jan n'était jamais qu'un périphérique et n'avait jamais su s'intégrer à leurs conversations autrement que pour y être un sujet de moquerie. Hugo, Ulysse, l'autre Jan et Erik étaient peut-être des vantards au tempérament enflammés, tous autant qu'ils étaient, mais ils ne le faisaient au moins pas se sentir comme un enfant de trois ans fautif. Pas tout le temps, au moins.

Il voulait Magda. Mais Magda n'était pas là.

Je n'ai pas l'étoffe des marins. Un an ! Un an, au mieux ! Madga, tu me manques. Je ne veux pas d'eux. Juste toi.

Jan rêva d'un sol dur sous ses pieds, d'une odeur de magnolia dans l'air et des mains d'une jeune femme dans les siennes.

Il se réveilla éjecté de sa couchette par un marin (dont le nom était Isaac, lui semblait-il) qui venait de terminer son quart et qui alternait normalement celle-ci avec Jan. Mal réveillé, le garçon se débattit un moment avec son manteau avant de parvenir à l'enfiler de manière à peu près correcte. Il savait qu'il ferait nuit dehors.

Il ne faisait pas vraiment froid. Le vent semblait toujours absent, et le navire bougeait conséquemment à peine. Néanmoins, étant aussi sensible au froid qu'il l'était au soleil, Jan resserra son col et souffla sur ses doigts.

Il ne pouvait dénier la beauté d'une nuit sur l'océan. Le ciel étoilé s'étendait en double, au dessus et au dessous du bateau, comme si, ignorant la pesanteur, celui-ci avait décidé de rendre visite à la lune. Le pont était aussi beaucoup plus calme de nuit, même s'il n'était jamais désert, et cela, Jan pouvait grandement l'apprécier. Peut-être par révérence pour les ténèbres, les marins paraissaient plus silencieux la nuit, ne se parlant qu'en cas de nécessité, pour se coordonner. S'ils tenaient à bavarder au travail, ils chuchotaient entre eux. Entre deux mats, une lune naissante brillait doucement, sous un angle qui paraissait étrange à Jan s'il le comparait à celui qu'il avait toujours connu à Saint-Eustache.

En l'absence d'indications précises pour son quart, Jan s'en fut chercher son seau et sa serpillière et entreprit de se remettre, à nouveau, à nettoyer le pont. Il savait qu'il aurait dû faire les ponts inférieurs, mais il faisait trop noir et il ne pouvait pas porter de bougie. Le noir ne l'effrayait pas autant que les milliards de choses qui l'effrayaient, mais tout de même, il ne se serait jamais senti à l'aise seul dans le ventre du bateau et sans lumière.

Jan nettoya les rebords et prit grand soin de les débarrasser du sel qui s'y incrustait. Il poursuivit son travail jusqu'à la proue, dévoré par les regrets de ne pas être resté la veille pour savoir ce qu'il était advenu de la femme repêchée. Avait-elle survécu ? Où était-elle, à présent ? A défaut de mieux, probablement dans la cabine d'un des officiers, ce qui, en songeant au fait qu'elle n'était sûrement qu'une esclave évadée, était profondément ironique. Mais il ne voyait guère ce que le capitaine aurait pu faire d'autre, et même Jan pouvait se rendre compte que lâcher une femme sans identité (et sans vêtements) au milieu de ses marins n'était pas une excellente idée.

Il frotta le bois fort et avec acharnement, jusqu'à sentir ses mains et ses épaules fatiguer. Il n'avait qu'une mission, il allait au moins la remplir convenablement.

Jan finit par se retrouver près de la proue, qui lui montrait son dos noir et lisse, orné d'ailerons aux omoplates. La Dame des Flots. Une espèce de sirène sans origine mythologique fixe -Jan l'aurait reconnue-, en bois noir et face à la mer, mystérieuse et exotique. Exactement comme leur nouvelle passagère. Les cheveux de la figure de proue étaient des algues stylisées, et il se souvint des tresses serpentes qui avaient flotté dans les eaux autour de la tête de la rescapée. C'était elle, forcément.

C'était un signe. Mais pas un mauvais signe, comme Hugo ne cessait de le répéter. La Dame leur avait rendu visite. Nul doute qu'au lendemain matin, ils la trouveraient disparue, et remplacée par un cadeau divin. C'était ainsi que se déroulaient les miracles. Et Jan avait peut-être une foi aléatoire, mais il avait suffisamment lu de légendes pour pouvoir croire aux miracles.

Il se pencha par dessus le rebord pour inspecter la statue de bois. La tache était périlleuse, mais à défaut d'avoir du courage, Jan avait de l'équilibre. La Dame tendait ses deux bras vers l'horizon. D'après l'autre Jan, l'un d'eux s'était un jour cassé et avait été remplacé, comme neuf. Et ce n'était pas le premier morceau que la Dame perdait, en vingt ans d'utilisation du navire. Elle ressemblait à une Madone suppliante, dans cette position. Il se tordit le cou pour voir son visage, et fut légèrement surpris de la voir sourire d'un air moqueur. Il n'était pas une très bonne idée de se moquer des océans. Ses yeux de verre laiteux aux prunelles métalliques, légèrement protubérants, paraissaient briller dans le noir. A présent accroché à la rambarde sans trop savoir comment il y était parvenu, Jan tendit la main pour toucher le grand visage de la Dame. Pour se porter chance.

Tout alla très vite ensuite. Les clous se déchaussèrent, les prunelles tombèrent, tombèrent dans l'eau, bêtes morceaux de métal pointu, et l'un des yeux mal attachés se retrouva dans la main de Jan. L'objet était froid et humide, tout ce qu'on aurait pu attendre d'un morceau de verre en proue d'un navire, mais le nerf y était encore attaché, et lorsque Jan lâcha l'horrible chose en glapissant, l'humeur vitrée lui colla aux doigts, gluante comme un poisson mort et si *froide*.

L'œil disparut de sa vue et tomba à l'eau. Jan hurla.

Lorsqu'il revint à un semblant de conscience, Jan était roulé en boule, tremblant, sous une couverture. Il ne se souvenait pas s'être évanoui ou s'être enfui. Dans l'un ou l'autre de cas, il avait fini dans une couchette qui n'était pas la sienne, et sans ses vêtements d'extérieur. En fait, nota-t-il, il était nu comme un ver.

Il n'avait pas fini son quart. Il devait se lever et nettoyer le pont, c'était son travail. Il ne pouvait pas. Des yeux le fixaient, ce qui accentuait sa gêne. Si seulement il avait pu se souvenir où étaient ses vêtements. Il s'entortilla avec défiance dans la couverture.

Les yeux étaient des globes organiques gluants remplis d'une substance liquide encore plus gluante. Gluante et froide, la nuit. Jan mordit sa lèvre. Les yeux ne voulaient pas partir.

Ils étaient bruns, peut-être, mais peu différents des yeux bleus de la figure de proue.

Si je les regarde, ils vont tomber. Il n'y aura plus rien dans les orbites, et des yeux dans ma main.

Sous les yeux, il y avait une bouche qui remuait. Jan espérait ne rien pouvoir entendre, mais les sons passaient malgré tout à travers la laine de sa couverture. C'était désagréable.

Hugo. C'était ça, le visage, avec ses yeux gluants et ses lèvres remuantes comme des vers en train de s'accoupler était le visage d'Hugo. Il connaissait Hugo. Hugo n'était définitivement pas mort. Il avait un accent toujours aussi stupide.

Calme-toi et respire. C'est Hugo.

Jan fit exactement cela, ce qui lui prit plus d'une minute. Au bout d'un moment, excédé, le Breton finit par le saisir par l'épaule et le secouer, pas trop brutalement mais avec une certaine vivacité malgré tout.

« -J-j'ai vu des yeux. Je le jure, elle avait des yeux... Humains... Et j'ai eu... Peur ? Que s'est-il passé ?

-Si tu ne sais pas l'expliquer, j'saurais pas non plus. Tu étais accroché à la rambarde et tu as mis tout le monde d'une humeur massacante avec tes hurlements. Ulysse était en train de refaire les noeuds d'une voile et t'a décroché, mais je vais te laisser gérer les reproches, là.

-Je heu... Oui, désolé. C'était très bête de ma part.

-Qu'est-ce qui s'est passé ? Il faut vraiment être un con fini pour monter là dessus, même par temps calme...

-Je sais, je suis désolé. Je ne le referai pas.

-Tu n'as pas franchement intérêt. Mais pourquoi ? Ne me dis pas que la baignade te tentait à ce point.

-Je voulais voir la Dame ?

-Hm. Imbécile. »

Jan ne savait peut-être pas bien lire les gens, mais Hugo était encore moins doué, en ce qui concernait la dissimulation d'émotions.

Il est inquiet. Non, pas inquiet, terrorisé. Il pense que j'ai tenté de sauter. Il est persuadé que j'ai tenté de sauter.

Le visage de son ami était très inconfortable à regarder. Le jeune homme dur, blasé et stoïque avait les yeux humides.

Il va me pleurer dessus. Il dit toujours que je suis trop émotif, mais il pense que j'ai voulu sauter. Il a quatorze ans.

« -Mes vêtements ?

-Ils étaient sales. Je t'ai apporté un change. »

Hugo pouvait être mort d'inquiétude, mais ça, ça allait être humiliant devant les autres marins, songea Jan avec humeur. Comme s'il avait besoin en plus d'être connu et avéré comme étant un pleurnichard se pissant dessus de terreur.

Il allait leur raconter. Leur dire ce qu'il avait vu. Ils comprendraient sûrement.

Non. Des yeux cloués à la proue. Des vrais yeux. Cela paraissait tellement irréel, maintenant. Personne n'allait le croire. Et pourquoi le croiraient-ils ? Il n'était qu'un gamin émotif, naïf et complètement perdu.

Si même mes amis en sont rendus à croire que je pourrais sauter par dessus bord pour mon histoire avec Magda...

Il allait lui falloir revoir son image. Moins désespérément romantique. Moins perdu. C'était dur. Il allait falloir couper ses cheveux, peut-être. Mais il n'était pas suicidaire, bon sang. Il était même le contraire de suicidaire, très attaché à son existence, merci bien. C'était la minceur, la blondeur et la pâleur cadavérique qui lui avaient été données à la naissance. Cela lui faisait le coup à chaque fois. La discrétion, aussi, car Jan n'aimait guère parler, à part de romans. Les gens le pensaient fragile. Fragile, il l'était sûrement, admit Jan, mais du poignet, des muscles, et des boyaux, *pas de la tête*. D'accord, son évanouissement avait été malheureux, mais il doutait que quiconque soit capable de mieux réagir dans une situation similaires, les tas de muscle sur jambes compris. Il se promit de ne plus tomber dans les pommes inopinément. Il ferait attention. Il se concentrerait.

Hugo le fixait.

« Je vais avoir un peu de mal à expliquer la raison pour laquelle je me suis retrouvé là, mais... Je ne sais pas, le vin a dû mal passer. Je voulais voir la proue. Je me suis retrouvé coincé, c'est tout. »

Et pourtant,

Il y avait des yeux cloués à son visage.

Il ne les avait pas rêvés, il en était certain. Et puis il songea aux animaux vivants, aux poulets mais surtout aux porcs qui étaient réservés aux repas des officiers, et il éclata d'un rire nerveux dans sa couverture. Hugo haussa un sourcil.

Des yeux de porc. Une mauvaise farce.

Il savait faire la différence entre des yeux de cochon et des yeux d'humain. Elle était plutôt simple. Jan sourit largement, cachant son visage dans l'oreiller presque plat.

Ce n'était pas des yeux de cochon. Je le sais. Je sais ce que j'ai vu. Et maintenant que je sais, je ne deviendrai pas fou, même si personne ne peut savoir. C'est tellement ridicule.

Quelqu'un allait bien finir par s'apercevoir qu'il lui manquait des yeux.

Jan aurait dû être terrifié. Il éclata de rire. Il était le seul à savoir, et il ne pouvait rien dire. Ou peut-être le pouvait-il, mais personne ne le croirait. Personne ne penserait un instant qu'il avait raison, jusqu'à ce qu'ils trouvent l'homme aux yeux manquants.

Ou la femme. Un éclair soudain lui traversa l'esprit, et il se releva de nouveau, avec une brusquerie qui fit sursauter Hugo.

« -Où est la, heu, sirène ? Il y a des nouvelles ?

-C'est définitif, Jan, j crois que je suis mûr pour devenir l'apprenti du médecin. Sujet : Jan Groen.

Diagnostic : dommages cérébraux permanents. »

Hugo haussa les épaules et d'un geste large et agacé lui désigna un coin de la pièce. Il y avait une autre couchette blanche, en fait plus une table réarrangée qu'une couchette à proprement parler. Et sur cette couchette, entortillée comme Hugo dans sa couverture, la femme noire dormait, de dos, ses longues tresses noires cascading jusqu'au sol.

« Oh. »

Il était à l'infirmerie. Il s'émerveilla du temps qu'il avait pu mettre à s'en apercevoir.

Peut-être que j'ai vraiment la tête abîmée, en fin de compte.

Il se leva dans son lit et fut surpris de constater que les muscles de ses bras étaient douloureux.

Combien de temps avait-il passé agrippé à la rambarde ? Il se mit également à trembler et lâcha même un éternuement lorsque la couverture trop petite cessa de lui couvrir les épaules. Hugo loucha sur son torse.

« T'es vraiment une crevette. Désolé, mais je crois que t'as encore empiré depuis le début du voyage. Tu sais que le travail est censé te muscler, pas l'inverse ? Fainéant. »

Jan soupçonnait plutôt que la maigreur qui était venue remplacer sa minceur naturelle était due à son incapacité chronique à faire passer à un repas un cycle digestif complet, mais il se tut. Hugo s'inquiétait pour lui, c'était à présent clair, net, et étrangement réconfortant. Il en était presque fier, d'une manière tordue.

Précautionneusement, Jan descendit de la dure couchette, sans lâcher la couverture. Puis il fixa Hugo.

« -Je crois que je peux m'habiller seul. Merci.

-Hu. Tu m'fais pas dire. C'est la dernière fois que je joue la bonne femme pour toi, Jeannot. Et tu laveras tes fringues toi-même. »

Le Breton sortit avec un soupir de soulagement non feint, et ferma la porte derrière lui. Jan souffla à son tour, remit la couverture en place et entreprit de rassembler les vêtements que son ami lui avait apportés. Ils étaient affreusement désassortis, mais personne ne paraissait jamais s'en préoccuper sur le bateau, Jan l'avait appris assez vite. Ils étaient chauds, au moins, et puisqu'il était toujours gelé, il s'empressa de les enfiler.

Ceci fait, il jeta un nouveau coup d'œil furtif à la femme. Elle dormait, visiblement. Il doutait que Van Eyck eut gardé son corps si elle avait fini par succomber à la noyade qu'elle avait presque subie. Il s'en trouva rassuré. Il n'aurait pas voulu apprendre sa mort. Silencieusement, comme un chat sur une moquette en velours, Jan entreprit de contourner la table sur laquelle elle reposait pour tenter de voir son visage.

Il le vit. Et de manière désagréable, il le ramena à la proue. Il paraissait serein, très lisse, comme du bois poli. Les paupières frangées de cils épais étaient refermées sur ses yeux noirs, mais leur souvenir était au moins aussi persistant que les yeux bleus qu'il avait trouvés cloués.

Pas un rêve. Des yeux humains cloués. Souviens t-en et tu pourras rire quand ils découvriront.

Son visage était très différent de celui de Magda, mais, à sa manière, encore plus beau. Le visage de

Magda était celui de la jeunesse et de l'innocence, là où la femme assoupie respirait plutôt une forme de sagesse ancienne et presque effrayante. Elle n'avait pas l'air vieille, pourtant -mais elle l'était sûrement plus que Jan, qui avait quinze ans et considérait conséquemment encore les années individuelles comme des marches énormes.

Elle ouvrit les yeux. Silencieusement, sans donner l'impression de se réveiller, et, en rétrospective, sans donner l'impression d'avoir dormi. Les grandes paupières se redressèrent, et de nouveau les yeux noirs où iris et pupille se mélangeaient fixèrent Jan. Il recula avec un glapisement.

« J-je suis désolé, je ne voulais pas... Heu... Rien, je, enfin, rendormez-vous. Vous devez être fatiguée. Quoi. Dormez. Je vais partir. »

Elle n'était pas plus habillée qu'au moment où elle avait été tirée de l'eau, ce qui était à présent très embarrassant pour Jan. Ils étaient face à face, et avec le bruit du frottement de la peau sur le tissu, elle entreprit de se lever sur ses coudes pour regarder Jan. Il détourna prestement le regard.

« J'Y VAIS. », s'ordonna t-il. Il se dirigea vers la porte et se cogna le milieu de la cuisse dans un coin de table, ce qui fit naître une douleur cuisante qu'il supporta sans un mot.

Il fut retenu par une légèrement traction sur sa manche, puis par la main aux longues doigts qui se referma sur son poignet. Instinctivement, Jan se retourna.

« Je ne vais pas vous imp- »

Elle souriait.

Jan rompit aussi facilement qu'il l'avait faite sa promesse d'il y avait quelques minutes. Ses genoux devinrent eau, et sa tête effectua un bruit sourd en heurtant la lourde table de chêne. Le choc fut aussi bienvenu que l'inconscience qu'il appela.

Il revint à lui quelques secondes plus tard. Levant timidement la tête, il vit que la femme s'était rendormie. Ou du moins qu'elle s'était rallongée, et avait ramassé sa couverture autour d'elle. Il rampa jusqu'à la porte et s'enfuit à toute vitesse.

Je suis un poltron, un lâche, un paranoïaque et une poule mouillée. Mais personne ne devrait avoir le droit à des dents comme ça.

Fort heureusement pour sa réputation -comme s'il en avait encore eu une après son exploit nocturne-, personne, à part la femme, ne l'avait vu perdre conscience pour un simple sourire. Un sourire plein de dents.

Il avait lu des livres qui listaient les pratiques de myriades de tribus africaines et autres. Il ne s'était juste pas attendu à des dents en pointe, c'était tout. La femme au visage si paisible avait un sourire de requin. Des dents longues, égales, taillées en pointes, imbriquées en un croissant de lune d'un blanc impeccable.

Il faut que je brique le pont. Il faut que je nettoie. Où est ma serpillière ?

Il la retrouva, accompagnée de son seau, à l'endroit même où il les avait laissés. Le matin s'était levé, et son quart serait bientôt fini, mais il devait rattraper le temps perdu. Il devait nettoyer le pont. Le faire briller, pour autant qu'on puisse faire briller du bois.

Et ne pas penser à des yeux cloués ni à des requins au visage de femme.

Il se mit à siffloter. Il lui restait à trouver un air pour son poème. Il en ferait une belle chanson, une sérénade qu'il chanterait à la fenêtre de Magda le jour de son retour incognito. Et il caserait une

demande en mariage dans les paroles, entre deux évocations de sirènes. Mais il peinait encore à trouver une mélodie originale. Les chansons des dîners de marins lui revenaient trop souvent en tête à son goût.

A midi, le capitaine, M. Colombin, convoqua l'équipage dans son intégralité sur le pont, près du grand mât. Il faisait toujours très clair et le soleil tapait fort, sans presque un seul nuage à l'horizon. Pas de vent. Pas une seule brise. Mais Jan savait que M. Colombin ne les avait pas rassemblés pour discuter du problème de la météo.

Jan jeta un coup d'œil autour de lui. Il était déjà aussi grand que la plupart des membres d'équipage, ce qui lui épargnait au moins l'humiliation d'avoir à demander à pouvoir passer devant pour avoir une chance d'apercevoir le capitaine en train de parler. Certains des marins discutaient entre eux, d'autres avaient l'air ennuyés et ne semblaient vouloir qu'en finir rapidement. Quelques-uns, de ceux qui avaient eu leur quart en même temps que lui, lui jetèrent des regards moqueurs ou méprisants. Ulysse en particulier, qui se trouvait à son opposée dans la foule, avait l'air particulièrement furieux, et l'autre Jan à ses côtés n'était pas franchement mieux. Il avait un sourire figé et un regard direct qui donnèrent à Jan envie d'aller s'enterrer lorsqu'il les croisa. Il allait être la risée de l'équipage, c'était certain, encore plus qu'il ne l'était déjà. Il avait peut-être déjà eu le temps de se révéler misérable et trouillard aux yeux des marins, mais au moins il avait été misérable, trouillard et discret. A présent, hé bien... Il allait être le gamin qui avait mouillé son fond de pantalon et qui était resté accroché à la rambarde en hurlant comme un chat dans un arbre. Merveilleux, véritablement. Il se demanda si quelqu'un avait averti M. Colombin. Probablement, s'il s'était retrouvé à l'infirmierie. Mais ce n'était pas pour lui non plus que les marins étaient réunis.

Je sais pourquoi. Avait-il envie de dire. Mais il ne pouvait pas le dire. Si c'était pour les yeux, il ne pouvait pas le dire. Il les avait décrochés, et ils étaient tombés à l'eau de toute manière.

« Je pense que certains savent déjà pourquoi que je vous ai rassemblés, alors je serai bref. »

Quelqu'un a disparu. Ou a réapparu, en mauvais état.

« Eric Voeren a été vu pour la dernière fois hier aux environs de minuit, juste avant de quitter le dortoir pour rejoindre son poste en vigie. Cela, ce sont les informations que j'ai récoltées.

Maintenant, si quelqu'un en a de plus récentes, j'aimerais bien les avoir, parce que M. Voeren n'a jamais rejoint son poste d'après celui qu'il devait remplacer, et qu'il est à présent introuvable. »

Jan se souvenait d'Eric Voeren. Un type plutôt moyen, avec une couronne de cheveux jaune paille autour de la tête. Et des yeux bleus. Des yeux bleus légèrement protubérants. Jan sourit malgré lui. Il n'avait qu'à faire deux pas en avant, s'éclaircir la gorge et annoncer d'un ton presque nonchalant sa trouvaille. Mais ce n'était pas aussi simple, n'était-il pas ?

Jan savait qu'il n'avait qu'à faire deux pas en avant pour que la voix ne commence à s'étrangler dans sa gorge et pour que son sourire crispé ne se transforme en grimace larmoyante. Et là, il n'aurait plus rien d'utile à balbutier que des incohérences qui ne seraient d'aucune utilité à personne et qui le projetteraient toujours plus loin dans sa disgrâce.

Alors Jan se tut. Et le silence pesa un moment sur le groupe, quatre-vingt cinq marins moins un dans l'attente de *quelque chose* sans savoir exactement quoi.

Hugo devait l'avoir aperçu dans la foule, puisque le contact d'une main sur son épaule fit sursauter Jan, qui en se retournant nota le regard particulièrement sombre de son ami. Certains marins murmuraient entre eux, et le chuchotement d'Hugo ne fut entendu que des oreilles de Jan :

« -Il nous a fait fouiller tous les ponts pendant qu't'étais dans les vapes.

-Hu. »

Jan s'était attendu à un silence général d'une bien plus longue durée, mais à sa grande surprise, le toussotement caractéristique de qui s'apprête à prendre la parole retentit sur sa gauche. Une toux un

peu grasse, et très timide. Il tourna la tête, lentement, savourant avec morbidité le suspens. Ulli Ullisch s'était avancé, de deux pas, comme Jan l'aurait volontiers fait s'il avait eu un peu plus de ventre.

Ullisch, le cuisinier. Un grand spasme secoua Jan avant même qu'Ullisch n'ait ouvert la bouche, et le jeune homme se mit à rire, silencieusement, mais de manière incontrôlable. Mis à part Hugo, qui ouvrait des grands yeux ronds et désapprouvateurs, personne ne le regardait, de toute manière.

Peut-être qu'il est dans le sel, roulé comme un gros jambon. Peut-être qu'ils en feront de la choucroute garnie.

« Je... Ne sais pas franchement s'il y a un rapport, et je n'espère pas, mais- »

Ullisch avala sa salive. Un peu trop dramatiquement. Il avait dû s'être préparé à ce qu'il allait dire, nuls doutes de manière plus efficace que Jan. Et effectivement, après un long soupir, il récita d'une traite :

« Sans vouloir affoler personne, on a volé mes instruments de boucher et on a abattu un animal sur ma table, je me suis réveillé pour la retrouver couverte de sang. Les cochons du bord sont tous là- »
Je l'avais dit. Pas des yeux de cochon.

« Je dois encore compter les poulets, mais- »

Trop de sang sur le billot, trop pour un poulet, et pas de plumes. Youpla boum. Et pas de poulets manquants de toute manière, je le parie.

Avec autant de férocité que la moquerie désespérée qui ravageait son cerveau, la terreur abominable s'abattit soudainement sur Jan.

Le chat ! Quelqu'un a pensé au chat ? Il faut sauver le chat. S'il y a un tueur à bord...

Il y avait un tueur à bord, forcément. Et personne n'allait se préoccuper du chat. Peut-être était-il déjà mort. Pour s'occuper, Jan se rongea un ongle. Puis deux, et trois, et bientôt toute sa main gauche. Il attaqua la droite.

C'est un passe-temps de fillette terrifiée et je ne suis pas une fillette terrifiée. Comme si c'était important, maintenant. Les jeux sont faits, les dés sont lancés, alea jacta est et tout le bordel. Il y a un tueur à bord, et je l'ai su avant tout le monde. Il y a un taré qui arrache et cloue des yeux, et je le savais.

Jan se demanda avec détachement s'il n'était pas fou. Il se sentait moins effrayé qu'au moment de sa trouvaille macabre, beaucoup moins en fait, presque soulagé d'avoir entendu de la bouche d'un autre un témoignage du fait que *quelque chose* n'allait pas bien à bord.

Et je me préoccupe du chat. Et je ris d'apprendre qu'on s'est servi des cuisines pour démembrer Eric, très probablement. Et tout ce que j'ai envie de faire, c'est rire ? Quelque chose ne va pas très bien. Au moins, si j'ai raison, je ne serai plus la seule poule mouillée, le seul pauvre type terrifié. Et je trouve ça réconfortant.

Il tut ses pensées un moment. Pour conclure, dans une réflexion personnelle surprenamment pleine de bon sens, et ignorant les discussions vives des marins autour de lui :
J'ai besoin de sommeil.

I.

Dans un tonneau, en morceaux semblables en taille à des jambons, avec beaucoup de sel.

Jan fut cette fois ci loin d'être le seul à recracher ses tripes, et comme la fièvre de sa folie temporaire

s'était dissipée, il n'en retira qu'un sentiment qui n'aurait pu être appelé « fatalisme » que par un euphémisme puissant. Il n'avait même pas pris la peine d'essayer de manger quelque chose, pourtant. La tête manquait, et Jan songea qu'elle était peut-être disséminée en morceaux, comme les yeux qu'il avait retrouvés sur la proue, à travers le navire. Le vent ne s'était toujours pas levé, et l'ambiance sur le navire était plus que sinistre. La femme avait été enfermée dans le bureau de Van Eyck, et personne n'avait été désigné pour lui porter des repas. L'après-midi, l'officier charpentier était venu clouer la porte. Van Eyck avait protesté, mais très faiblement. De la sirène, rien n'avait été entendu, et elle avait visiblement passé son temps à dormir. Le médecin partageait à présent la chambre de Colombin, ce qui n'avait l'air de plaire ni à l'un ni à l'autre.

II.

Un crâne soigneusement écorché, posé dans l'armoire qui contenait les lampe-tempêtes de réserve. Ce fut la seule découverte de la journée. Le chat était vivant, ce qui avait grandement rassuré Jan. Il l'avait retrouvé dans la cale, occupé à dormir en ronronnant comme un bienheureux. Le vieux ratier gris restait le seul être vivant que ne puait pas la peur sur le navire, et pour cela au moins, Jan lui était extrêmement reconnaissant. Il le ramena au dortoir et s'endormit avec son protecteur félin sur la poitrine. Personne ne commenta vraiment. Les marins avaient la tête ailleurs. Pas de nouvelles de la femme, mais son exécution était exigée.

III.

Jan s'était attendu à apprendre la disparition de la femme, mais on lui raconta que lorsque la cabine de Van Eyck fut de nouveau ouverte, elle n'avait pas bougé. Elle s'était simplement assise sur la table en bois, et avait contemplé d'un regard creux les marins venus la chercher. Elle n'avait même pas souri, comme elle l'avait fait à Jan le jour de sa perte de conscience. Elle s'était contentée de les suivre, la couverture nouée autour de la poitrine.

Lorsqu'elle fut amené sur le premier pont, que Jan par une coïncidence désagréable devait nettoyer à ce moment là, alors seulement commença t-elle à pleurer. Et le doute commença à survenir chez ceux qui s'étaient rassemblés en ayant l'air de faire autre chose pour venir la voir être jugée. En principe, seuls le capitaine, quelques officiers, et les deux « gardes » qui se chargeaient de la surveiller aurait dû être présents, mais la cabine de Colombin avait paraît-il été trop exigüe pour la tâche. Si bien que les curieux s'étaient rassemblés à une distance raisonnable, et s'affairaient à vérifier pour la trentième fois les cordes et les nœuds du pont.

Au final, il n'y eut nul besoin du « témoignage » que Van Eyck avait insisté à faire entendre tout au long des trois jours précédents.

Deus Ex Machina, songea Jan avec un rire douloureux lorsque le corps du bon docteur, tellement massif qu'il devait être porté par trois marins terrifiés, fut traîné jusqu'à Colombin, dont la bouche en perpétuel demi-sourire adopta pour l'occasion la forme d'un « O ».

Ils me salissent le pont. Fut la deuxième réaction de Jan, plutôt furieuse. Le sang ne partait jamais très bien du bois, avait-il appris de la servante de ses parents.

Le médecin de bord n'était pas dans un état excellent. Sa peau était livide, et sur son corps intégralement nu de grandes coupures remplies d'un liquide sombre, du sang à demi sec, se dessinaient. Sa tête faisait avec ses épaules un angle bizarre, et une corde avait laissé des marques profondes sur son cou de bœuf. *Mais il n'a pas été pendu*, songea Jan, *juste accroché là*. D'autres parties de son corps étaient brisées, mais c'était les grandes coupures dans la chair qui devaient avoir eu raison de lui. Il avait trop saigné. Jan doutait que le tueur ait tenté de découper le médecin comme il l'avait fait de sa précédente victime. Les coupures étaient bien trop irrégulières, et avaient plus visé les organes vitaux que les articulations.

La coque de la Dame s'était chargé de broyer ses os, décida t-il. Il avait été retrouvé suspendu à la rambarde, les orteils dans l'eau et un câble d'amarrage autour du cou, environ trois heures après sa disparition.

Ce qui énervait Jan était le statut du médecin en tant que suspect parfait. Son décès mis à part, Van Eyck aurait fait le parfait responsable. Il avait été grand, musclé voire énorme, taciturne et effrayant, et il avait surtout été celui qui avait le plus été en contact avec la sirène. Mais Van Eyck était mort, et avait été visiblement tué aussi facilement qu'Eric Voeren.

Au moins, on ne me soupçonnera pas. Pensa t-il avec amertume. Certains avaient considéré son comportement... Étrange. Et il avait été parfaitement d'accord avec eux, mis à part en ce qui concernait sa participation aux meurtres.

Je n'ai fait que trouver les yeux. Ce n'est pas ma faute. Je voulais voir notre Dame. Je deviens fou, ce n'est pas ma faute.

La pensée de Magda l'aidait à tenir, mais à grande peine. Il se surprenait souvent à vouloir pleurer et rire en même temps. Il devait arrêter de le faire, même lorsque personne ne regardait. Pleurer était beaucoup trop facile. Il était un homme, bon sang. Pleurer n'arrangeait rien. Tout le monde avait peur, et son âge n'aurait pas dû le privilégier. A quinze ans, et avec un métier, il était *adulte*. Hugo ne pleurait pas. Hugo ne montrait jamais que de l'inquiétude courroucée. Et Hugo avait un an de moins.

Mais Hugo n'avait pas tenu dans ses mains des yeux froids et gluants comme de la gelée. Hugo n'avait pas vu le sourire de la femme, de la sirène. Il n'avait pas croisé le regard de ses grands yeux noirs.

Hugo était aussi... Un peu stupide, parfois. *Heureux les imbéciles, heureux chacun d'entre eux, et terrifiés les intellectuels snobinards comme moi.*

Pour finir, rien n'avait été fait. La femme avait de nouveau été confinée dans la cabine de Van Eyck. Il n'en aurait plus besoin de toute manière. Le capitaine était reparti l'air profondément perturbé. Et le corps de Van Eyck... Était reparti aussi. Jan ignorait où. Il espérait simplement qu'ils ne le jetteraient pas à l'eau. Le navire refusait toujours obstinément de bouger, et il n'aurait pas été une vision très encourageante pour les marins.

Peut-être allaient-ils le mettre dans le sel, dans un tonneau, comme Voeren. Jan était presque certain que la première victime était restée en place. Ce qui l'encourageait encore moins à profiter des repas. Tout le monde en était réduit au blé bouilli, par précaution tacite, de toute manière, et personne ne mangeait beaucoup.

IV.

L'enfer éclata alors que Jan dormait. Il en fut, plus tard, très reconnaissant.

VII.

Le pont ne pouvait décemment pas être qualifié de désert. Il était, à sa manière, extrêmement peuplé. Le problème, c'était que la plupart des corps qui le jonchaient manquaient de morceaux, ou plutôt que les morceaux manquaient de corps auxquels se rattacher. Jan leva la tête. A la lueur de la lune, les cadavres se dessinaient très bien sur les planches claires. Même les taches plus sombres étaient visibles sur le bois, le ciel ne supportait toujours aucun nuage.

Bon courage à ceux qui récupéreront ce bateau un jour, s'ils veulent le nettoyer.

Jan, lui, ne se préoccupait plus vraiment de nettoyage. Et cela n'importait à personne.

Avec précaution, il se hissa sur le pont et s'accroupit. Même en sachant que la Bête sortait la nuit de préférence à la journée, il était presque soulagé de se retrouver seul sur le pont.

Il n'avait pas vraiment eu le choix, de toute manière. Ils l'avaient poussé dehors. Et pour l'heure, ils étaient bien plus terrifiant que tout ce qui pouvait l'attendre sur le pont, dans la nuit.

Un grand maigre comme toi, ça ferait très bien, cloué à l'envers sur le grand mat. Peut-être qu'elle t'arrachera les bras avant, mais je suis certain qu'elle te laissera vivant.

Peut-être pas, finalement. Il hésitait encore. Les jours (combien déjà ?) qu'il avait passé confiné avec les marins de son dortoir avait été les pires de son existence, dépassant très largement le moment incroyablement horrible mais aussi très bref où M. Van Widik l'avait chassé de chez lui pour le jeter dans la Dame. Mais à présent qu'il voyait l'œuvre de la Bête dans son intégralité...

Toujours ce goût de bile. Il cracha par terre, aussi silencieusement qu'il le put. Les douleurs abdominales le tranchaient en deux, mais il s'efforça de rester silencieux. Jan, très lentement, tira sur ses lacets et posa ses chaussures à terre, prenant un soin absurde à les aligner près de la trappe vers le pont inférieur. Puis, toujours accroupi, presque à quatre pattes, il commença à avancer, évitant autant que possible les zones baignées des rayons de la demi-lune au ventre naissant.
Comme un chat.

Le chat était mort. Un imbécile lui avait tordu le cou. Jan ignorait son nom. Il avait arraché le greffier gris de ses bras et, sans se soucier des griffures, avait enfoncé ses doigts dans le visage du chat, et avait tiré, tiré, tiré, jusqu'à ce qu'un craquement horrible se soit fait entendre. Et Jan avait pleuré et subi des gifles, et ils l'avaient finalement jeté dehors alors qu'ils commençaient à l'écorcher. Pas de réserves de nourriture dans le dortoir.
Et ils trouvent que je suis devenu fou. Où vais-je ?

Il aurait dû se diriger vers la cantine, ou même la cale. La Bête n'irait probablement pas au plus profond du navire, et Jan y aurait eu des réserves de nourriture à profusion. Mais ces imbéciles ne l'avaient pas jeté du bon côté, et il allait devoir traverser une petite partie du pont pour trouver un autre accès. Des barricades avaient été jetées dans les coursives, de lourds tonneaux que Jan ne pouvait pas déplacer seul. Il y avait un autre accès aux ponts inférieurs depuis les cabines des officiers, seulement il y avait aussi un autre accès à son décès probable dans les parages, sous la forme d'une sirène noire aux cheveux serpents.

Tout s'était passé de manière confuse, et très rapidement. Les grands coups, puis le son du bois martyrisés, s'étaient fait entendre pendant plusieurs minutes, et les cris du marin envoyé vérifier la cabine de Van Eyck avaient suivi. Ils avaient duré bien plus d'une minute, eux, au grand minimum une bonne demi-heure, et avaient rapidement été rejoints des hurlements d'autres de ses camarades. Au bout d'un moment, plus personne n'avait voulu aller vérifier ce qui avait pu se passer, et tous étaient rentrés se barricader. Ceux qui étaient partis à la recherche du capitaine n'étaient pas revenus non plus. Et ceux qui avaient attendu quelques heures avant de ressortir avaient fait se renouveler les cris. Après cela, plus personne n'avait voulu quitter le dortoir, et ceux qui étaient venus du pont s'y réfugier avaient été à peine cohérents.

Et à présent, Jan était forcé de ramper à la lueur de la lune s'il voulait espérer pouvoir se mettre à l'abri.

Il évita avec attention les corps et les flaques de sang séché. Étrangement, ils formaient des visions moins terrifiante que celle qui le hantait toujours, le regard bleu de l'œil tombé entre ses doigts. Il s'était attendu aux morts tous les trois jours qu'il avait passé dans le dortoir. Il en avait rêvé, les avait imaginés derrière ses paupières et fantasmés à chaque moment qu'il avait passé éveillé. En comparaison avec ses cauchemars, la réalité apparaissait presque douce. Les cadavres commençaient à sentir, mais étaient immobiles, solides, et répartis de manière aléatoire au sol pour la plus grande partie. La sirène avait dû se lasser de les clouer ou de les accrocher dans des endroits improbables, ou peut-être ne l'avait-elle auparavant fait que pour faire naître la peur plus sûrement qu'en assassinant simplement. A présent que la terreur régnait sur le navire, peut-être n'avait-elle

plus besoin de cacher des membres dans des tonneaux.
Ou peut-être qu'elle nous réserve une nouvelle surprise ?

Il trouva l'autre Jan. L'autre Jan était mort, les yeux grand ouverts et laiteux. L'intégralité de la partie inférieure de son corps semblait manquer à l'appel et était probablement dispersée plus loin, mais du reste Jan était mort les bras écartés, adossé à la rambarde du navire, les mains crispées sur le bois. Il aurait probablement eu plus de chances de survie en sautant, mais les marins étaient hydrophobes à un point absurde.

Jan parvint enfin à la trappe vers le quartier des officiers, qui était ouverte et de laquelle émanait une odeur de charogne encore plus prononcée qu'ailleurs sur le pont. De nouvelles douleurs abominables le firent se plier en deux, et eurent raison de son équilibre. Pendant de longues minutes, Jan resta prostré au sol, jusqu'à ce que la sensation de la sueur gelée dans son cou brûlant ne le rappelle à la raison. Alors il saisit son courage à deux mains, et descendit l'échelle vers le pont inférieur.

VIII.

L'air sentait toujours la boucherie, mais Jan avait fini par s'y habituer. Personne ne voulait sortir nettoyer les coursives.

La cale était plongée dans l'obscurité presque complète, à l'exception d'une lampe-tempête dont le possesseur économisait l'huile précieusement. De ce que Jan avait pu voir, ils y étaient une trentaine entassés contre les tonneaux de vin, d'eau et de choux fermenté. Erik n'avait pas apprécié la nouvelle de la mort de son frère, l'autre Jan, telle que Jan la lui rapporta même s'il avait dû s'y attendre. Hugo était présent également, et ponctuait le silence de la cale de ses pas incessants et de ses occasionnels reniflements. Jan avait appris à taire les siens dans le dortoir, et passait son temps roulé en boule.

Ulysse était là aussi, et aiguisait son couteau à l'aveuglette, souvent pendant plusieurs heures d'affilée. Le bruit rendait tous les marins fous, et personne n'osait trop lui dire. Il s'était juré de tuer la Bête. Son couteau devait au moins être assez tranchant pour un suicide indolore, songea Jan avec envie avant de se raviser. Il avait Magda. Mais l'idée de survie semblait si lointaine à présent, qu'il se demandait encore ce qu'ils faisaient à se cacher dans les cales. Le navire n'allait pas avancer. Avec autant de viande à portée, la Bête n'allait pas mourir de son propre chef.

Dans le dortoir au moins, les écoutes avaient permis de connaître l'heure de la journée. Ici, la lumière dépendait des cycles de sommeil de l'homme à la lampe-tempête. Jan tâcha de se caler dessus. Il ne savait trop si c'était le noir ou ses compagnons silencieux qui l'opprimaient le plus, mais il ne pouvait supporter de les savoir là, à se tourmenter l'esprit, à sombrer lentement dans la folie ou à fantasmer des évasions.

IX.

L'horloge interne de Jan avait compté neuf jours, son pessimisme beaucoup plus.

Une sortie avait été tentée. Ce qui s'était avéré une très mauvaise idée lorsque la Bête s'était révélée avoir attendu dans les ténèbres des coursives le passage d'imprudents. Jan était resté à la porte, et n'avait osé que les deux pas jusqu'aux restes d'Ulysse pour récupérer son couteau, de longues heures du tard. S'il avait cru quelques secondes avoir réuni suffisamment de courages pour pouvoir suivre l'expédition, onze personnes au total, dans les ténèbres, son ambition stupide avait rapidement été anéantie. La tête d'Hugo avait roulé à ses pieds, avec ses petits yeux noirs obstinés encore ouverts, et Jan l'avait maudit en sanglotant jusqu'à se trouver le courage de la relancer plus loin dans les coursives, là où son regard cesserait de l'accuser. Puis lorsqu'il avait fait ces deux choses, récupéré le couteau et jeté la stupide tête d'Hugo, il était rentré dans les réserves et avait barricadé la trappe avec l'aide de ce qui restait de survivants encore capables de bouger. Ils avaient poussé et soulevé des tonneaux, et les épaules de Jan lui en avaient voulu au moins autant que son organisme sous-alimenté. Quelque chose avait claqué au niveau de son omoplate droite, et il ne pouvait plus guère

bouger ni s'adosser sans se faire un mal de chien.

Il n'osait pas fouiller les tonneaux pour trouver de la nourriture. Quelqu'un avait percé un tonneau de vin, et à présent l'odeur de l'alcool se mélangeait à celle, douceâtre, des cadavres en décomposition dans les coursives et sur les ponts supérieurs. C'était à peine s'il était possible de respirer. Jan avait été tenté, comme ce qu'il lui restait de compagnons, de boire et d'essayer d'oublier dans le sommeil les horreurs jonchées partout sur le reste du navire. Mais il aurait été malade, et il l'avait beaucoup trop été, depuis le début.

Il avait été malade et faible, tremblant et patraque, autant par fièvre que par lâcheté. Mais à présent que son corps brisé le faisait souffrir à chaque seconde, de la faim ou des courbatures, il avait l'esprit étrangement clair.

Il parvenait à dormir d'un sommeil étrangement profond, les rares fois où ses compagnons avinés se taisaient. Et il y voyait les yeux de Magda. Les cauchemars étaient partis. Ils avaient cessé d'être nécessaires.

XI.

Quelqu'un était mort pendant son sommeil. Il y avait peut-être de cela quelques heures, voire une journée, il était difficile de le savoir, dans le noir. Le nouveau possesseur de la lampe tempête était un marin large et perpétuellement ivre, celui qui avait rompu le premier le tonneau de vin. Il ne l'allumait que très rarement, mais chantait beaucoup d'une voix grognante, lorsqu'il se sentait d'humeur à rompre le silence désolé des autres marins. Son nom était Eduard, et Jan se souvenait vaguement l'avoir vu travailler aux voiles.

Il le soupçonnait un peu d'être responsable du mort, qui commençait à sentir. Mais il n'y avait plus moyen de se débarrasser du corps, que Jan était peut-être le seul à avoir remarqué. Et il n'aurait pas voulu encourir la colère d'Eduard.

XII.

« J'en ai putain de marre de ce noir et de vos culs fainéants. J'allume. »

La lumière blessa les yeux de Jan, et pendant plus de cinq minutes il fut incapable d'y voir quoi que ce soit. La plupart des autres devaient être sans sa situation, à entendre le concert de grognements pathétiques. Lorsqu'il se fut suffisamment accoutumé à l'éclairage de la lampe-tempête, il rampa, comme tous ceux qui le pouvaient encore, vers la tache de lumière.

Eduard se tenait debout, la lampe en main. Il souriait comme un dément, ce qu'il était probablement, à présent, comme eux tous. Derrière lui, contre les tonneaux, plusieurs formes ne bougeaient pas du tout. À côté de Jan aussi, un homme était allongé de manière suspicieusement raide. Il s'en éloigna rapidement.

Le jeune homme dut s'y reprendre à plusieurs reprises pour parvenir enfin à un compte correct des survivants agglutinés autour de la lumière comme des papillons de nuit morts de frayeurs et d'ivresse. Ils étaient sept, beaucoup moins que ce qu'ils auraient dû être, même en ôtant les formes mortes du compte. La tête de Jan le torturait d'une migraine persistante que la lumière n'aidait pas. Il tenta de reconnaître des visages, mais seuls Erik, qu'il ne voyait toujours que comme « le frère de l'autre Jan » bien que celui-ci fut mort depuis déjà plusieurs jours, et Eduard étaient reconnaissables. « C'est les réserves de bouffe, ici, mais je veux de l'huile. On va pas rester à crever lentement dans le noir. S'il y a des tonneaux d'huile dans cette cave, on laissera la lampe allumée, compris ? »

Peut-être que tout brûlera, s'il y a de l'huile. Ça serait joli.

Il n'avait pas eu le cœur d'utiliser le couteau. Et que pouvait-il faire avec ? Se taillader les poignets, ou tenter de se l'enfoncer dans la gorge au mépris de tous ses réflexes ? L'objet restait, inutile, caché dans sa chaussette et c'était le seul bien qu'il lui restait. Il espérait qu'Eduard ne le remarquerait pas. Il lui aurait probablement volé, comme il avait volé les dés de l'homme étranglé, Jan en était sûr à présent. Eduard faisait rouler les dés à la lumière faible de sa lampe lorsqu'il pensait que tout le monde dormait. Eduard avait déjà un couteau, cela dit, plus long que celui de Jan mais moins tranchant. Il était attaché à sa ceinture. Il avait dû le récupérer dans les cuisines, parce que c'était

une chose longue et effrayante, faite pour désosser des carcasses.

« Bougez vos fesses ou on sera dans le noir jusqu'à tous crever. »

Le regard dur d'Eduard croisa celui de Jan, qui se détourna rapidement, avec une envie floue de s'enfoncer dans le sol.

« -Toi, le maigrichon... Bouclettes, c'est ça ?

-Jan...

-Ouais, Jeanne. Tu prend la lampe et tu te faufiles entre les tonneaux et tu m'en trouves un avec de l'huile. Compris ?

-Mon nom est *Jan*.

-Rien à foutre de ton nom, c'est compris ? Ces loques sont trop ivres pour bouger, et c'est *ma* lampe. Rend-toi utile... »

Sa lampe, son couteau surtout. Rend-toi utile ou crève. Ça je peux comprendre.

Il saisit donc la lampe dans des mains tremblantes, et l'objet qu'il avait tant désiré ne le fit pas se sentir une once meilleur tant qu'il savait qu'il appartenait à l'homme avec le couteau à désosser.

Prestement, mais sur les genoux, Jan se faufila entre les tonneaux, cherchant désespérément sur le bois des indices de leur contenance. Les étiquettes étaient à peine lisible à la lumière faiblissante de la lampe, et Eduard l'insultait. Il fut un moment tenté d'éteindre la lampe tempête et de finir caché dans le noir, entre deux tonneaux, où l'homme trop large ne pourrait rien lui faire.

Mais le noir était une pensée terrifiante.

Jan finit par trouver un tonneau rempli de lanières de viande séchée horriblement salée, et en avala une grande poignée sans mâcher. Les vomissements allaient revenir, mais la faim était devenue insupportable.

Lorsqu'il parvint enfin à trouver un tonneau d'huile de lampe, à l'arrière de la cale, Eduard en était rendu à menacer d'aller le chercher, et Jan songea qu'il allait attirer le monstre.

La sirène et ses victimes avaient été silencieuses depuis deux jours, mais la Bête ne devait pas être partie. Peut-être que si elle venait et mangeait Eduard, Jan pourrait fuir...

Où ?

Jan remplit le réservoir de la lampe et la gourde qu'il avait emporté du dortoir d'huile. La graisse lui coula sur les doigts.

A sa grande surprise, Jan se rendit compte que quelque chose lui coulait également des yeux. Il mit quelques secondes avant de reconnaître la tiédeur sur ses joues gelées, le goût salé sur ses lèvres desséchées. Et, avec une soudaineté et une intensité égales, sans plus de raison pour que ce fut cet instant plutôt que n'importe quel autre passé ou à venir, Jan se mit à pleurer à gros bouillon.

XIII.

Si je bouge, il verra que je ne dors pas.

Jan devait bouger, pourtant. Il avait besoin d'aller s'isoler, autant pour des raisons biologiques que psychologiques. Mais Eduard était éveillé, et lorsque Eduard était éveillé, Jan n'osait pas bouger. Le marin s'était pris de tenter de tenir des conversations avec lui, et Jan aurait pu apprécier tout ce qui pouvait lui permettre de ne pas sombrer dans la folie, si Eduard ne l'avait pas autant terrifié. Il était perpétuellement ivre, et tenait à expliquer à grands cris solitaires que c'était pour chasser sa gueule de bois, et que tant qu'à crever, autant se foutre de la bienséance. Certains des ivrognes silencieux étaient encore morts. Erik avait disparu.

Il est parti se cacher dans les tonneaux.

Se répétait Jan, mais la petite voix qui lui insinuait à chaque respiration qu'*ils n'étaient pas seuls dans la cale* lui susurrail aussi qu'il n'avait pas dû le faire de son plein gré.

La Bête aurait dû emporter Eduard.

A présent qu'ils avaient de la lumière sans discontinuer, la présence, la vision perpétuelle de

l'homme était plus qu'inconfortable. Une barbe et une chevelure de dément lui avait poussé pendant les deux semaines de dissimulation, et son regard bleu lançait plus qu'à son tour des vrilles désagréablement insistante en direction de Jan. C'était comme si les autres avaient cessé d'exister, ce qu'ils feraient bientôt de toute manière s'ils continuaient à s'enivrer sans manger ni bouger, et que Jan était coincé dans un espace qui semblait devenir de plus en plus étroit avec un fou sur le point de craquer.

Eduard lui avait dit qu'ils ne seraient vivants que tant qu'ils le croiraient, que tant qu'ils agiraient, mais Eduard n'avait pas agi pour faire autre chose que relever la tête d'un homme par les cheveux et lui passer le couteau sous la gorge. Il avait annoncé ensuite d'une voix grave que l'ivrogne avait déjà été mort. Jan n'en avait pas été sûr, mais c'était vrai que tous les autres commençaient à ressembler à des cadavres. Jan rationnait la nourriture, non pas parce qu'elle risquait de venir à manquer, mais parce qu'il ne voulait plus se retourner l'estomac. Eduard se nourrissait aussi, quoique encore moins que lui, et les autres refusaient simplement d'avalier quoi que ce soit, perdus dans leurs pensées, leur vin ou leur sommeil.

Si je bouge, il me verra.

Eduard l'avait giflé lorsqu'il était revenu avec l'huile. Il l'avait entendu pleurer, et l'avait copieusement insulté. Mais après ça, il l'avait malgré tout remercié maladroitement.

La vessie de Jan finit par décider de son mouvement, et il se releva maladroitement, manquant de trébucher sur ses jambes et priant tout un tas de démons imaginaire qu'Eduard ne l'ait pas vu. La lumière de la lampe serait faible à l'autre bout de la cale, mais il n'osa pas l'emporter, et ses yeux avaient fini par se spécialiser dans les différences nuances de ténèbres de toute manière. Presque à tâtons, il chercha son coin habituel. L'odeur était devenue insupportable, sans grande surprise.

La lumière vacilla, et une grande ombre couvrit le mur en face de lui. Jan se retourna en glapissant, et l'effort demandé fit se dérober ses jambes sous lui. Plaquant le dos contre la paroi de bois, il se raidit et cessa de respirer.

La panique ne quitta que partiellement ses veines lorsqu'il se rendit compte que l'ombre aux larges épaules qui le rejoignit était Eduard, vacillant comme un navire sur le point de chavirer et grommelant comme un vieillard.

Cling, cling, cling, cling faisait aussi son long couteau en venant taper les boutons métalliques du manteau qui lui ceignait la taille.

« Hé. Bouclettes. Pas la peine de paniquer, c'est moi, petit con. »

Parvenu en face de lui, Eduard s'accroupit pour se mettre à sa hauteur. Jan tenta d'ordonner à ses jambes de se replier et de se relever, mais son corps était paralysé.

« Pars pas te balader comme ça loin de moi. T'es une flippette, non ? J'ai eu le temps de remarquer ça. S'il y a un problème, je suis ta seule chance de survie. T'crains pas grand-chose avec moi. »

Il tapota le couteau sur sa cuisse. Il souriait horriblement. Sa voix éraillée était tout aussi terrible, mais le pire devait être son haleine. Jan tenta instinctivement d'enfoncer sa tête dans la coque, mais celle-ci puait autant.

« Maintenant, ma petite *Jeanne*, tu crois pas qu'il est temps qu'on ai une conversation entre grands, ou tu préfères me faire croire que tu as avalé ta langue ? »

Jan n'osait plus le corriger depuis des heures. Pourtant, les mots trouvèrent machinalement leur chemin jusqu'à ses lèvres, et il s'étrangla à moitié pour les étouffer.

Mon nom est Jan.

« Heu... O-oui ? »

Couteaucouteaucouteaucouteau.

Jan avait été plutôt bien élevé et avait toujours été un garçon poli. Mais rien ne lui donnait plus envie de se montrer aimable que la longue lame sur la cuisse de son interlocuteur. Peut-être celui-ci le savait-il, ou peut-être était-il réellement aveugle à la terreur qu'il lui inspirait.

Et pourtant, une partie de lui-même était profondément furieuse.

Mon NOM est JAN. Je suis un HOMME.

« -Tu m'écoutes quand je te parles, gamine ? Je sais qui t'es. J'le sais depuis le début.

-O-oui ?

-Oui oui oui oui... T'veux vraiment me faire croire que t'es attardée, hein ? Regarde-moi dans les yeux. »

Non !

Eduard lui saisit le menton entre le pouce et l'index, et serra jusqu'à donner à Jan l'impression que sa mâchoire allait éclater. Ou peut-être n'était-ce que la douleur de la fatigue.

« Je peux nous faire sortir d'ici. »

Non. Pauvre connard, non, tu ne peux pas.

« Un peu de coopération d'ta part me ferait pas de mal. On est seuls depuis un moment. Les autres, c'est plus que des cadavres sur liste d'attente, tu comprend ? Nous, on peut encore sortir. Mais *on* est seuls, ça veut dire *tu* es seule avec moi. »

J'avais noté depuis un moment, merci.

Il y eut un moment de flottement.

Il ne va rien faire.

Il fit quelque chose.

Deux grandes mains s'abattirent sur les épaules de Jan et abaissèrent les manches de son manteau.

« Je vous prierais de bien vouloir me laisser tranquille, monsieur. » Croassa Jan.

« -J'ai dit...

-Que j'étais seul avec vous. »

Jan cligna des yeux.

« -Je suis un homme.

-Tu es une gonzesse. J'ai connu suffisamment de gonzesses pour savoir que t'en es une.

-Je... Non. Pas vrai. Et même si je l'étais... Laissez-moi. Vous êtes en train de me tordre le poignet.

-Donc tu es une gonzesse ! »

Jan roula des yeux affolés. Il n'avait rien à argumenter. *Aucun livre de logique ne peut préparer à ce genre de raisonnement.*

« Tu as des cheveux de fille, Bouclettes. Toute blonde, toute bouclée. On dirait ma mère. »

Je ne veux pas savoir ce que tu veux faire à ta mère. Lâche-moi !

Il ne le lâcha pas, peu importa la puissance des ondes mentales que Jan tenta désespérément de lui envoyer.

Des monstres partout. Ils sont tous fous, fous !

« ... Une bouche de fille, une voix de fille... »

Je crois que le monsieur n'a jamais vraiment été très renseigné sur l'anatomie de base.

« ... Chouines et pleures comme une fille... »

EXCUSE-MOI, IL Y A UN MONSTRE DANS LE NAVIRE. IL A TUE L'ÉQUIPAGE. J'AI LE DROIT DE CHOUINER JE CROIS.

« Alors sois gentille, s'il te plaît. »

Encore ce grand sourire puant. Et une main nouée sur son poignet, une autre main sur son épaule.

« Je suis gentil, moi. Je vais te sauver. Mais tu m'énerves, joli papillon. Tu es un joli, joli papillon. »

Les mains se resserrèrent. Jan se mit à trembler incontrôlable ment.

Tu as entendu le monsieur taré ? Sois gentil, Jan.

Couteaucouteaucouteaucouteau.

« Et puis peu importe. Tu me dois la vie, espèce d'ingrate, ou d'ingrat, je m'en fous. »

Couteau.

Eduard lui souffla dans l'oreille et lui arracha d'un grand mouvement de bras la manche de sa chemise et quelques morceaux de peau qui se trouvaient en dessous.

Couteau.

A son grand émerveillement, le bras de Jan effectua un arc de cercle et vint frapper l'homme au milieu du visage. Ce ne fut que lorsque le liquide tiède commença à couler que Jan nota la poignée de bois entre ses doigts, et lorsqu'il la lâcha et sauta sur le côté, Eduard tomba face contre terre.

« Ah. »

Jan était essoufflé comme après une très longue course. Il contempla, interloqué la chose brillante qui dépassait de l'orbite d'Eduard.

Couteau.

Joli couteau tranchant.

Moi aussi, j'ai un couteau.

« Ah. Ah. Ah. »

Lorsque le souffle lui revint, Jan se laissa tomber en arrière, sur le dos et sourit.

« Ahahahahahahahahaha. »

Lorsque son rire vint à manquer, il attendit quelques secondes et reprit de plus belle, jusqu'à ce que les larmes ne viennent l'étrangler. Il continua ainsi pendant un temps qu'il ne put ni ne voulut déterminer.

Puis il s'essuya le visage de sa manche ruinée et se releva. Avec un bruit de succion, il retira le couteau d'Ulysse de l'œil du cadavre, l'essuya sur les vêtements de la grande brute, et récupéra également le couteau de boucher à la ceinture de celui-ci.

Pour la forme, il le gratifia également d'un grand coup de pied au crâne, et se cassa un orteil dans un juron.

Lorsqu'il revint au niveau de la lampe-tempête, qui avait été posée par terre par Eduard, Jan se sentait étrangement extatique.

Je suis peut-être fou, mais je n'ai plus peur.

Il jeta toutefois un regard ennuyé aux tonneaux qui bloquaient la trappe de sortie. Il devait y en avoir d'autres, plus loin dans les ténèbres, mais il y avait des tonneaux sous celles-ci aussi, et il n'avait pas envie de perdre son temps.

L'empilement qui bloquait la trappe était plein de vin et beaucoup trop lourd pour lui, même en poussant. Avec Eduard, il y serait peut-être parvenu, mais seul c'était sans espoir.

Il est mort. Et tant mieux. Et c'est ce qui arrivera à tous les autres. Je suis peut-être fou, mais je n'ai plus peur, et personne ne me marchera plus sur les pieds. J'ai les couteaux.

La lampe-tempête entre les dents, Jan poignarda férocement le lourd tonneau qui maintenant la pile en place. La lame de boucher rebondit sur le bois et lui entama le bras.

Mauvaise couteau.

Il parvint à caler la lame ridiculement aiguisée d'Ulysse entre deux des planches du tonneau, à égale distance des cerclages. Puis Jan s'en alla chercher quelque chose de lourd, et revint avec une planche de chêne traînant dans un coin, un rebut des charpentiers. Il n'aurait dû qu'à peine pouvoir

la soulever, mais *quelque chose* lui donnait des ailes. Il frappa la lame. Il frappa, et frappa, se heurtant lui-même plus qu'à son tour et ne parvenant pas à faire bouger le couteau ou les planches de solide chêne du tonneau d'un pouce. Finalement, il se brisa le pouce entre sa planche et le cerclage de fer.

Avec un grand cri de douleur et de frustration, Jan prit son élan et se projeta épaule nue en avant sur le tonneau.

Il y eut un vacillement, puis la grande forme de bois et celles empilées sur elles s'ébranlèrent. Le tonneau de vin chuta, manche de couteau en avant, et commença à rouler, brisant celui-ci net. Les tonneaux du haut de la pile churent également et se mirent à rouler. L'un d'entre eux passa sur une des formes prostrées et avinées dans un craquement organique. Il y eut d'autres cris plus loin dans la cale, des gargouillis, et le glouglou du vin en train de se répandre.

Échelle.

Jan trouva une des formes noires assoupie dessus. Il donna des coups de pied et frappa de sa main intacte jusqu'à ce que la forme ne roule sur le côté en gémissant et finisse par disparaître en rampant dans les ténèbres. Quelqu'un hurlait à mort là où le vin sentait le plus fort. Jan l'ignora. Il entendait le sang battre à ses oreilles. Il était vivant.

Jan dressa l'échelle et remonta dans les coursives, la lampe toujours entre les dents, oubliant son orteil et son pouce brisés, son épaule presque disloquée.

Dehors.

Il ne s'attarda pas dans les coursives du deuxième pont. Quelque chose de rond roula dans sa direction, il y donna un coup de pied sans se préoccuper de la sensation de déjà-vu déclenchée par l'objet. Il passa des corps, des débris de barricades, et même une paroi de bois défoncée par quelque chose dont la force n'avait pu être humaine. Il les oublia immédiatement.

Dehors.

La lumière filtrant à travers la trappe le surprit. Il s'était attendu à la nuit.

Il faisait toujours nuit dans la cale.

Jour : temps pendant lequel le Soleil est au-dessus de l'horizon. Lumière du Soleil permettant d'y voir. Ant. : nuit.

Il escalada cette échelle également, et poussa avec un hurlement rageur les débris de corps qui encombraient la sortie. Jan s'effondra avec bonheur sur le sol poisseux de sang.

Il fut presque aveugle pendant dix minutes, et en profita à chaque instant.

Lorsqu'enfin la lumière cessa de lui agresser les yeux, il se traîna jusqu'au grand mât pour s'adosser.

Il poussa du pied les morts jusqu'à se faire une place au soleil, et savoura la chaleur sur sa peau.

L'odeur du pont était infecte, pire encore que dans les cales. Les morts au soleil avaient muri et se décomposaient rapidement. Jan ôta sa chemise déjà ruinée, et enfonça des morceaux de chiffon dans ses narines, sans parvenir à oublier les charognes puantes. Mais au moins, il faisait jour, et chaud.

Il allait falloir s'occuper des cadavres. Il ne pouvaient pas rester là, à se liquéfier sur le pont.

Le capitaine m'en voudra pour les taches. C'est toujours pour moi.

Jan manqua à plusieurs reprises de se lever et d'aller balancer les morceaux pourrissants à la flotte. Mais même lorsqu'il eut repris des forces, l'odeur se trouva être une adversaire trop tenace pour

pouvoir faire quoi que ce soit sans être plié en deux par les haut-le-cœur.

Un feu. Si je pouvais tout brûler...

Étonnamment, cependant, Jan n'avait pas envie de brûler avec le navire. Même si le feu tuerait peut-être la Bête.

Qu'est-ce que je peux encore en avoir à faire, de l'emporter avec moi ? Tout le monde est mort, sauf Magda et moi.

Il ne passa donc l'après-midi, sous le Soleil dangereusement déclinant, qu'à pousser du bout du pied les cadavres le plus loin possible de son mât. Puis il fit l'inventaire de ses blessures, la décharge d'adrénaline passée depuis longtemps lui ayant laissé un goût d'incrédulité tenace. Comment avait-il pu pousser les barricades et rejoindre le pont ?

Il avait un orteil cassé, qui avait commencé à enfler et dont la douleur se propageait au reste du pied, une longue estafilade au mollet, là où il avait arraché le couteau d'Ulysse de sa cachette sans prendre garde à ne pas se blesser, une autre estafilade au bras, un pouce en au moins trois morceaux, qu'il maintenait raide à angle droit avec le reste de sa main à l'aide de chiffons sanguinolents, avec pour finir des bleus et des courbatures partout.

Il regarda le Soleil décliner. On l'avait vaguement mis en garde, plus jeune, de ne pas fixer le Soleil. Il ne comprenait plus pourquoi. Quelque chose à voir avec la cécité. Le Soleil se reproduisit en une myriade de couleurs derrière ses paupières, persistant même lorsqu'il devait les fermer. C'était si beau qu'il en aurait pleuré, s'il ne s'était pas juré de ne plus jamais verser une larme. Il y avait bien assez d'eau salée dans son entourage.

Les croissants lumineux persistant derrière ses paupières devinrent de plus en plus mince, et les ombres s'allongèrent jusqu'à disparaître les unes dans les autres. Jan resserra son manteau sur ses épaules nues, bien que la nuit fut tiède.

Il y a une déchirure. Quelqu'un a déchiré ma manche. Ce n'est pas gentil, mais je me demande si ça me fera une excuse pour demander à Magda si elle peut réparer mon manteau.

Les étoiles commencèrent à se montrer, et Jan, pour s'occuper l'esprit, tenta de recenser les constellations.

La Balance. La Vierge, Magda. Enfin, façon de parler. Comme elle peut être belle.

Les Mouches. Je vais appeler cette constellation les Mouches. Toutes les étoiles, un bel essaim. On se souviendra de moi comme du génie aux Mouches.

Couteau.

Jan tira de sa ceinture le tranchant inégal de boucher, et le contempla à la lueur laiteuse du peu de jour restant. Il reflétait le ciel nocturne de manière satisfaisante, et lorsqu'il plissait les yeux, ses ébréchures étaient des dents de scie qui le rendait encore plus redoutable. Le jeune homme replia sous lui celle de ses jambes qui ne le torturait pas, et laissa l'autre s'étaler sur le pont, dans le froid. Il bascula sur le côté, serrant contre sa joue la lame froide, passant de temps en temps son doigt sur l'acier comme s'il s'était agi du visage de Magda. *Doux et lisse.*

Jan adressa aux dieux, peu importaient lesquels, la première vraie prière de son existence. Elle ne passa pas le barrage de ses lèvres, mais il la formula avec d'autant plus de ferveur. Il pria pendant une bonne heure, pour Magda et Magda seule.

Il pria pour sa mort, et celle de l'enfant qu'elle portait peut-être. Il pria parce qu'il ne voulait pas

envisager de mourir seul.

Il ferma les yeux et les rouvrit, lui sembla t-il, immédiatement, mais le ciel sombre au dessus de lui lui conta l'histoire d'un sommeil de plusieurs heures et sans rêve. Jan roula sur le dos. La mer d'étoiles était toujours là, et tout autour de lui elle se reflétait sur l'eau plane.

L'espace. C'est l'heure du flottement dans l'espace.

La Balance. Le Scorpion. Les Mouches. Deux étoiles noires au nimbe blanc.

Le croissant de Lune et ses dents de requin.

XIV.

« Je n'ai pas peur des monstres. » Souffla Jan.

« Je sais. » répondit le sourire. Puis la femme attendit quelques secondes, les bras écartés, l'air moqueur, avant se retourner, et, d'un seul mouvement gracieux, de se plonger dans l'océan, de s'y fondre et de disparaître comme un mauvais rêve.

Il était seul.